

CLÉMENT MILIAN

Par Marianne Peyronnet | Photos : Aurélien Héraud

Planète vide (Série Noire, Gallimard, 2016) racontait l'errance d'un petit gamin noir dans les rues de Paris. Papa, 11 ans, fuyait une vie trop dure pour un gosse à lunettes victime de harcèlement. Peur et émerveillement punctuaient sa fugue dans la ville immense qu'il découvrait pour la première fois. Avec *Le Triomphant* (EquinoX, Les Arènes, 2019), Clément Milian nous transporte dans des contrées lointaines, dans la France médiévale en pleine Guerre de Cent Ans. Les batailles font rage. La terre est rouge du sang des belligérants qui, Anglais comme Français, ne savent plus quel maître ils servent ni quelle cause ils défendent. Autour d'eux, la boue et le chaos. Dans ce contexte de fin du monde, cinq guerriers tentent de donner un sens à l'absurde. Il leur faut racheter leurs péchés, sauver leur foi. Ils gagneront leur rédemption par la mise à mort d'un des leurs, un soldat indestructible et sans pitié, qui massacre, viole, ne laissant que des cadavres dans son sillage, peu importe leur camp. Pour reconquérir leur humanité, faire enfin le Bien, il leur faut tuer la Bête... Qu'il s'agisse d'un enfant perdu sous la voûte céleste d'une cité sans étoiles, ou de combattants aguerris progressant à l'aveugle dans la suie d'une forêt ravagée par le feu, les personnages de Clément Milian luttent contre l'obscurité. Dans ces ténèbres hostiles, la beauté et la grâce sont des lucioles qui guident leurs pas. Et si la violence est partout, elle est à l'image de l'émotion que ces deux romans courts, rugueux, font naître : extrême.

J'ai vu une interview filmée de toi, dans laquelle tu expliques que *new Noise* a joué un rôle dans ta vie. Tu nous racontes ?

J'étais chez un ami disquaire. Il me donne d'anciens numéros de *new Noise* qu'il a en surplus. Je les ramène chez moi et les laisse dans un coin. Le temps passe. Je retombe dessus plus tard. Là je vois l'interview d'Aurélien Masson (alors directeur de La Série Noire) qui porte un t-shirt de Earth. Je suis intrigué, je lis. L'interview est axée sur les goûts musicaux des auteurs qu'il publie. Il en profite pour dévier vers la littérature, raconte plein de choses intéressantes, je me dis que j'aimerais travailler avec lui. Je finis alors une version très première de *Planète vide*, je lui envoie avec un 45-t de Blut Aus Nord et une lettre, il me rappelle deux jours après. On se voit, il me dit que le livre n'est pas du tout prêt, mais qu'il veut bien m'accompagner dans la réécriture, parce qu'il y a un truc qui lui plaît dans tout ça. On commence à collaborer. Aurélien a un très bon regard sur les textes : il arrive à bien comprendre ce qui est bon pour toi quand tu te perds dans le brouillard de la réécriture. En bref, on bosse. Deux ans après, *Planète vide* sort en Série Noire. Je suis Aurélien quand il quitte Gallimard pour fonder EquinoX aux Arènes, où sort *Le Triomphant*.

Du coup, quel effet ça te fait de te retrouver dans notre magazine ?

C'est un honneur, évidemment.

Tes deux livres sont très différents. Était-ce une volonté de ta part de changer complètement d'univers ou est-ce dû au hasard de ton inspiration ?

Le hasard de l'inspiration. Je voulais faire une suite thématique à *Planète vide*, sans succès. Et puis j'ai vu deux films médiévaux, *Marketa Lazarová* de František Vlácil et *La Source* de Bergman, qui m'ont donné envie d'écrire un livre noir sur un Moyen Âge réaliste, âpre et chrétien. Comme je peinais sur l'autre projet, j'ai voulu faire un livre rapide et nerveux. Bon, ça m'a pris trois ans.

***Planète vide* retrace l'errance d'un enfant dans Paris, de nos jours. Les situations dans lesquelles tu le places, les gens qu'il rencontre sont très réalistes,**

tirés, semble-t-il, de ton sens de l'observation. Dans *Le Triomphant*, tu nous plonges dans un monde en guerre, à une époque lointaine, que tu n'as pu qu'imaginer. As-tu travaillé différemment pour concevoir ces deux histoires ?

Pour l'inspiration directe, oui. *Planète vide* est une fiction, mais la plupart des situations sont inspirées de choses vues et vécues. Le type qui insulte des gens dans le métro avec un micro et un ampli qui fait des larsens, les junkies qui cherchent des cartons dans les poubelles pour se nettoyer les fesses, le gamin avec ses feuilles à dessin dans un squat en plein cœur d'un concert, la violente agression en pleine nuit... tout cela je l'ai vu.

être ridicule ? *Planète vide* contient pas mal de dialogues, *Le Triomphant* très peu. J'ai essayé de proposer une langue crédible sans tomber dans le théâtre ou le « parlé Moyen Âge » : pour moi le soi-disant parlé d'époque, c'est comme du Albert Simonin ou du San Antonio, un délire. Je ne pense pas que les gens d'alors parlaient en forçant leur propre caricature. Enfin j'ai écrit pas mal de dialogues, puis j'ai coupé en masse pour ne garder que le plus simple. J'ai beaucoup pensé à Tolkien, qui écrit des dialogues solides, assez littéraires mais sans sophistication. Je crois que la vraie différence entre mes deux livres se situe là : dans le rapport aux dialogues.

***Le Triomphant* se déroule en France pendant la Guerre de Cent Ans contre les Anglais. Pourquoi avoir choisi le Moyen Âge comme toile de fond ? Qu'est-ce que cette période permet d'exprimer plus qu'aucune autre ?**

Il y a beaucoup d'instinct à la base, la réflexion vient après. Les films de Vlácil et Bergman m'ont indirectement replongé dans mes passions d'adolescent, soit la fantasy de Tolkien et Moorcock. Après j'ai eu l'idée d'une chasse à l'homme dans une forêt en feu. J'ai construit la trame, en second temps j'ai cherché la bonne période historique qui, même si elle n'est pas nommée – je ne voulais pas faire un roman historique –, reste très précise, à quelques années près. La bataille du début est une quasi-reproduction, jusque dans la logistique, le choix des armes et la météo, d'une vraie bataille de la Guerre de Cent Ans. Pour le choix de l'époque, j'ai procédé par élimination : l'histoire a lieu après la grande peste noire – trop vue –, avant l'arrivée des armes à feu – pour garder un Moyen Âge « pur » –, et entre le commencement et la fin d'une trêve avec l'Angleterre. C'est aussi une période de quelques années où la France a littéralement failli disparaître en tant qu'entité, ce que je trouvais intéressant.

On est beaucoup plus dans l'heroic fantasy que dans le roman historique. T'éloigner de la véricité des faits t'a-t-il permis une plus grande liberté, d'exprimer plus de choses ?

Encore une fois je ne crois pas m'être éloigné de la véricité des faits, je les ai juste tus ou mis en second plan pour éviter le côté roman historique. Si tu lis *La Chronique de Jean de Venette*, un prêtre du XIVe siècle qui a raconté son époque, c'est presque de la fantasy. Les gens d'alors étaient profondément croyants : une comète n'était pas seulement une étoile, mais un signe divin. Un Moyen Âge vraiment chrétien, habité par Dieu, par Satan, c'est presque par définition de la fantasy. C'est un peu ce que Flaubert fait dans *Salammbo* avec une autre période de l'histoire : à certains moments, on croirait lire Conan. Il y a d'autres exemples : l'excellent *Hildegarde* de Léo Henry, qui brouille les pistes entre roman médiéval et heroic fantasy. Et puis, évidemment, *La Chanson de Roland*.

« NOTRE SOCIÉTÉ SE CONSTRUIT SUR L'IDÉE DE PÉRENNITÉ ALORS QUE RIEN N'EST PERMANENT. CE SONT LES GENS QUI ONT UNE VISION PUREMENT RÉALISTE DES CHOSE QUI SONT FOUS, ET NON L'INVERSE. LA RELIGION EST L'EXPRESSION DE CETTE FOLIE, CE QUI NE VEUT PAS DIRE QU'ELLE EST FOLLE. LES PAROLES DU CHRIST OU DE LAO TSEU SONT AUSSI PUISSANTES QUE CELLES D'EINSTEIN. »

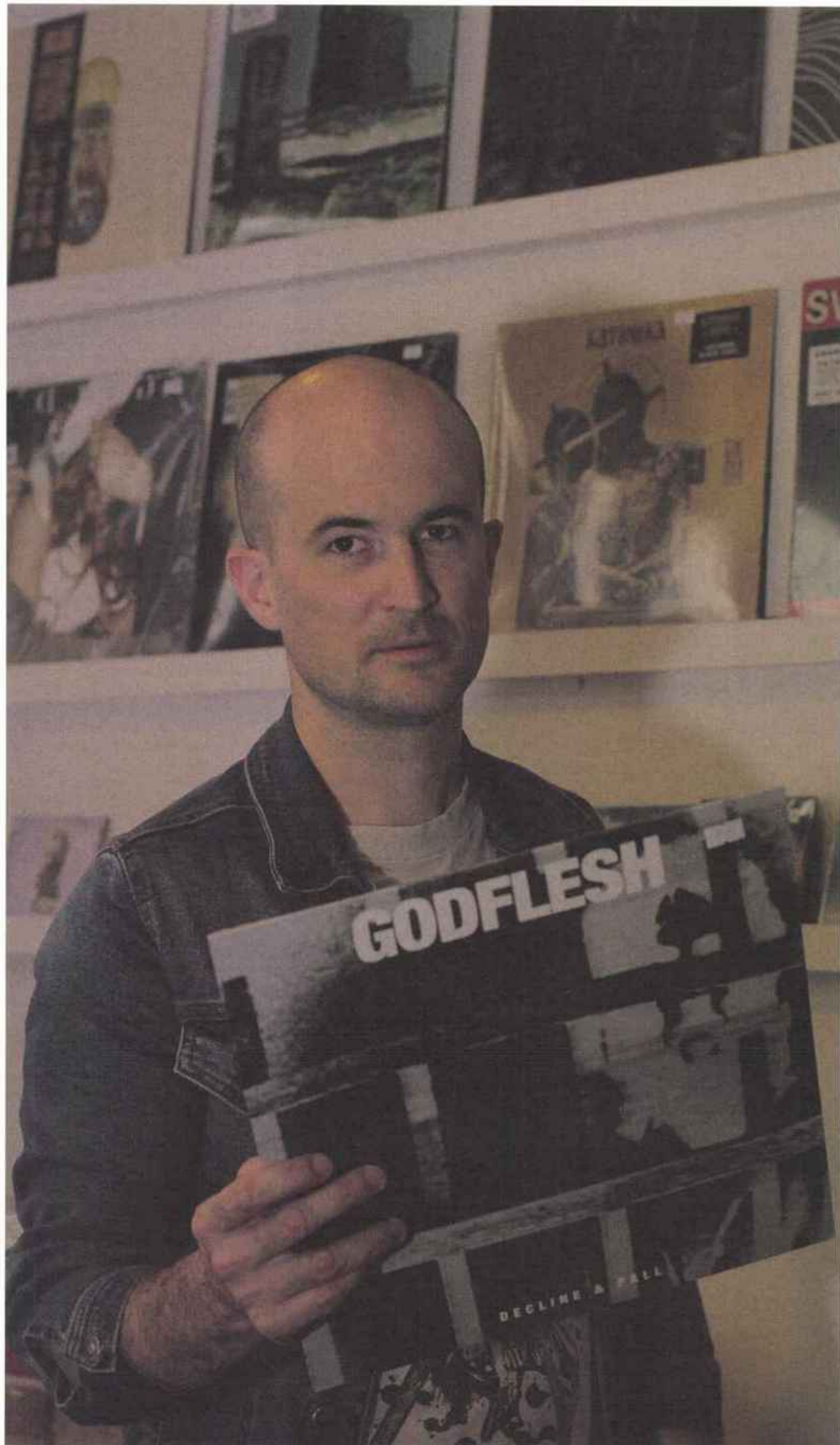
Le Triomphant en revanche est beaucoup plus fantasmagique, en effet. Ça a donc été différent. Le piège de la prétendue imagination « totale », c'est de reproduire des choses déjà lues ou vues sans leur donner de consistance. Il faut du temps pour que les idées se solidifient, prennent de la densité, et que les personnages parviennent à exister sans trop ressembler à ceux d'un autre livre ou d'un autre film.

Ton écriture est également très dissemblable. Est-ce le contexte, la psychologie des personnages qui ont guidé ton travail sur la langue proprement dite ?

Je ne suis pas certain qu'elle soit si dissemblable, même si les dialogues m'ont posé plus de problèmes pour *Le Triomphant*. Comment « faire Moyen Âge » sans

Tes romans sont courts, percutants, sans digressions inutiles. Comment parviens-tu à un tel résultat ? Écris-tu une première version que tu retravailles ou progresses-tu phrase par phrase ?

Une fois que j'ai la trame – ce qui peut prendre des mois –, j'essaie d'écrire un premier jet très vite, en quelques semaines, pour « me raconter l'histoire à moi-même ». Si l'histoire ne m'excite pas, elle n'excitera personne, et si elle ne fonctionne pas dans le flot de l'improvisation sur une trame simple, c'est qu'elle est trop alambiquée : du coup, je balance. Le premier jet est le vrai test. S'il me convient, je relis et réécrits jusqu'à satisfaction, ce qui peut prendre deux ans. Chaque scène, chaque phrase doit me plaire totalement, sinon je coupe.



Es-tu un fan de jeux de rôle, de jeux vidéo, de romans ou de films d'heroic fantasy ?

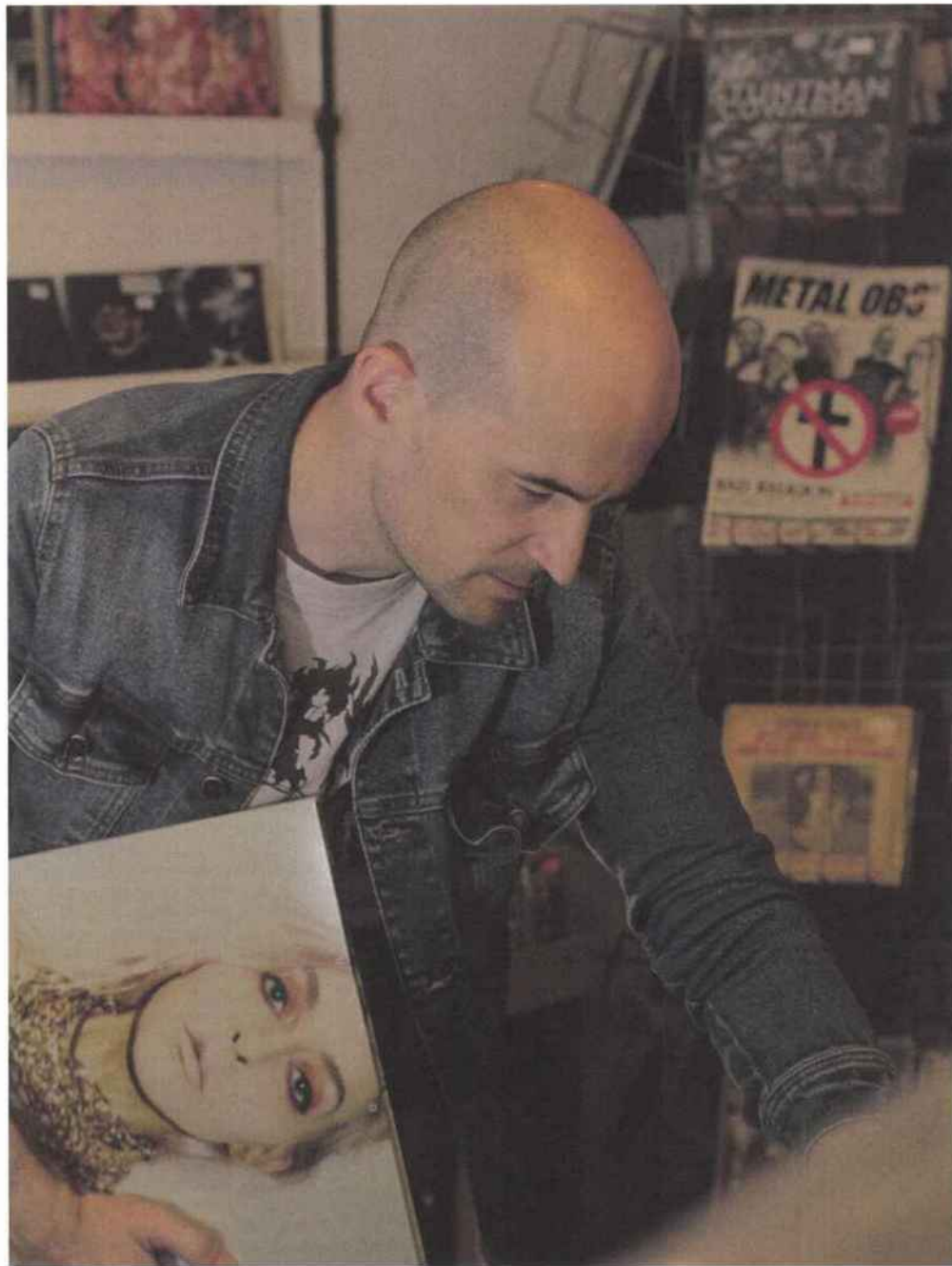
J'ai grandi avec les jeux de rôle, jusqu'à dix-huit ans environ. Les jeux vidéo, un peu mais sans frénésie, et je ne joue plus, mais j'ai une grande admiration pour certains titres comme *Portal* ou *Dark Souls*. Pour la *fantasy* je me suis limité aux classiques : Tolkien, Moorcock, Howard. Question films, idem : il y a *Conan*, la trilogie de Peter Jackson, les films de Chu Yuan ou Tsui Hark comme *La Guerre des clans* ou *Zu*. C'est un genre plus difficile qu'on croit, comme tout ce qui se veut un « pur produit de l'imagination ». Il a fallu quarante ans à Tolkien pour écrire *Le Seigneur des anneaux*, et encore, il était imprégné des légendes arthuriennes, du *Kalevala*, de *Beowulf*, et de son expérience de la Première Guerre mondiale. L'originalité, c'est du travail : il n'y a qu'une poignée d'auteurs horribles originaux au XXe siècle, en gros Lovecraft et Clive Barker. Même Stephen King part de mythes existants. Et je m'avance un peu : Lovecraft est une fusion entre Arthur Machen, Edgar Poe et Lord Dunsany. Pour toutes ces raisons, la *fantasy* contemporaine ressemble à mon avis plus à d'autres films et romans existants qu'à quelque chose d'un peu neuf et inspiré, simplement parce qu'il y a une très grosse production, ce qui crée une sorte d'embouteillage cérébral. Pour cette raison j'ai essayé de plus m'inspirer du « Moyen Âge dur », comme dans les films de sabre japonais – *Harakiri*, *Le Sabre du mal*, *Goyokin...* – ou de ce que je considère comme le grand livre sur le Moyen Âge – *Marketa Lazarová* de Vladislav Vančura –, que de la *fantasy*. Mais j'ai une culture « geek » à la base, j'ai grandi dedans, donc c'est forcément là quelque part.

Tes deux romans sont réalistes en ce qui concerne la violence qui frappe les personnages. Les éléments oniriques, quasi épiques y sont néanmoins très présents. Se rapprochent-ils du conte selon toi ?

Oui, j'essaie consciemment de faire des contes. *Planète vide* est un conte urbain, *Le Triomphant* un conte chrétien. Le conte c'est de la narration pure : « je vais vous raconter une histoire ». C'est un moyen d'assumer totalement la fiction.

Qu'il s'agisse de Papa qui rêve du cosmos, des étoiles, ou de tes personnages du *Triomphant*, en quête de rédemption, tous recherchent un ailleurs, religieux ou non. L'existence d'un après, d'un au-delà te préoccupe-t-elle ?

Non, je suis athée et l'existence d'un après ne m'intéresse pas. C'est le monde tel qu'il se présente à nous, et tel que nous choisissons surtout de l'appréhender qui m'intéresse. Simplement, comme Aldous Huxley ou Jodorowsky, je pense qu'on ne peut pas se limiter à une lecture rationaliste de la réalité. La réalité est complètement dingue. Nous sommes composés d'atomes, notre planète « civilisée » est une croûte de terre posée sur de la lave en fusion, au milieu d'un ensemble infini d'étoiles et de trous noirs. Notre société se construit sur l'idée de pérennité alors que rien n'est permanent. Ce sont les gens qui ont une vision purement réaliste des choses qui sont fous, et non l'inverse. La religion est l'expression de cette folie, ce qui ne veut pas dire qu'elle est folle. Les paroles du Christ ou de Lao Tseu sont aussi



puissantes que celles d'Einstein. Les trois sont des génies. Je crois que notre société, scientifique et matérialiste, dénigre trop la religion, qui représente une immense part de notre culture. *Le Livre de Job*, *L'Écclésiaste* ou *Le Cantique des Cantiques* sont des monuments. Les religieux n'ont pas tort quand ils disent que toutes les grandes questions sont dans la Bible, c'est presque vrai. J'ai un peu écrit *Le Triomphant* pour tenter de me reconnecter avec cette part-là de moi-même. Qu'est-ce que ça veut dire, vraiment, être chrétien ? Est-ce qu'on continue de l'être alors même qu'on se prétend athée ? Je le crois.

Au milieu du chaos, de la violence extrême (qu'elle soit vue à hauteur

d'enfant, ou sur des champs de bataille), il y a aussi beaucoup de beauté dans tes romans. Que cherches-tu à exprimer à travers ces instants de grâce ?

La vie est horrible, la vie est magnifique. Fuite ou traque, tes narrations progressent au fil des déplacements physiques de tes héros. Imagines-tu, un jour, pouvoir écrire un récit « statique » ? Purement statique, je ne crois pas, mais sans doute moins porté sur la course poursuite ou le pur voyage. Enfin, c'est en cours, donc difficile de se prononcer. Disons que j'espère que ma période « Frodon et Sam à l'assaut du Mordor » se termine... **Qui est le triomphant ? Y a-t-il une seule réponse à cette question ?**

Il est « celui qui gagne à la fin », ce qui est forcément ambigu si tu sais comment s'achève le livre.

La fin du *Triomphant*, complètement inattendue, dit beaucoup de choses de celui qui lit, selon l'interprétation qu'il en fait. J'imagine qu'il peut être désespéré, atterré, berné ou réjoui. T'es-tu amusé à imaginer la réaction de tes lecteurs concernant cette fin ?

Je n'ai pas forcément imaginé la réaction des lecteurs, mais plutôt essayé de les surprendre tout en respectant le sujet du roman. Le réalisateur Alexander McKendrick dit qu'une bonne fin doit à la fois être une évidence et une surprise. Je suis d'accord avec cette idée. Après, j'aime

bien ta formule, « la fin du *Triomphant* dit beaucoup de choses de celui qui lit », mais je ne l'ai pas pensé ainsi.

Tes textes sont très rythmés, ont leur propre musicalité. Travailles-tu en musique ?

Oui, constamment. Essentiellement sur de l'ambient ou de la musique minimaliste ou répétitive : Klaus Schulze, Nurse With Wound, Kali Malone, Geoff Barrow & Ben Salisbury, Mica Levi, Brian Eno, Trent Reznor & Atticus Ross, Manorexia, Ramleh, Coil, Oren Ambarchi... La liste est sans fin !

Il n'y a pas de référence directe à la musique dans *Planète vide*, mais tu dis avoir glissé des allusions, à Esplendor Geométrico, un groupe d'indus espagnol, et à Agoraphobic Nosebleed, un groupe de grindcore américain. Ce sont des genres musicaux que tu aimes ?

Oui, bien sûr. Un chapitre de *Planète vide* s'ouvre sur les mots suivants : « splendeur géométrique », ce qui est une traduction directe du nom du groupe espagnol. Et le concert final est inspiré du groupe de grindcore période Kat Katz (*NdLR* : chanteuse d'*Agoraphobic Nosebleed* donc, ex-Salome). Même si le groupe du livre est anglais, il réfère au – génial – groupe de Scott Hull, qui est américain.

Pourquoi n'avoir pas fait de références directes à des groupes ?

Pour renforcer le conte. Moins on se réfère à la réalité par des noms, des marques, plus on l'universalise. Aussi, il y a un rejet. Je trouve qu'on est dans une période trop post-moderne, trop référencée.

Y a-t-il, dans *Le Triomphant*, des allusions à des morceaux musicaux que j'aurais ratés ?

Une, très précise, au morceau « Jesu » de Godflesh. J'ai retranscrit directement les paroles. Justin K. Broadrick y chante : « *Nature don't care for you! Jesu! Jesu!* » Dans le livre ça donne : « *La nature se moque bien de notre présence. Il murmure "Jésus" et ne dit plus rien d'autre.* »

Quelle bande-son conviendrait pour *Le Triomphant* ? J'imagine quelque chose de très rapide, bruyant, violent, non ?

Lingua Ignota. Deathspell Omega. Phramakon. Darkthrone. Diamanda Galás. Portal. Et surtout : Swans, toutes périodes confondues. Il y a tout ce que j'aime dans Swans : de la transe, du bruit, des harmoniques hallucinantes, un mélange de poésie et de violence. Le mix de brutalité et de mystique dans la musique de Michael Gira a influencé tout ce que je fais. ■



CLÉMENT MILIAN
Le Triomphant
(EquinoX-Les Arènes)
arenas.fr